

Tu t'appelleras  
Marie-Louise...



A Auguste et Marie-Rose LANDEAU,  
des héros de ma commune...

LUCILE

3<sup>ème</sup> B

Réveillée en sursaut par la sonnerie du téléphone, j'ai du mal à reconnaître la voix de ma sœur Colette. Elle est en panique et elle essaye de m'annoncer quelque chose. Je lui demande de se calmer car je n'arrive pas à la comprendre. Une fois plus détendue, elle m'annonce la mort de notre mère d'une crise cardiaque dans la nuit. Sur le moment je n'arrive pas à y croire. Triste, je vais annoncer la mauvaise nouvelle à ma famille et le jour de l'enterrement qui se déroulera le jeudi suivant à Château l'Hermitage en début d'après-midi.

Je n'arrive pas à pleurer malgré la tristesse qui m'envahit depuis l'annonce de ma sœur. Je sens l'angoisse monter en moi et je me demande où je serais si Marie-Rose Landeau n'avait pas été là ? Comment continuer à avancer ? Comment vivre sans le soutien maternel ? Mais je me ressaisis et me dis que je dois rester forte pour soutenir mon frère Maurice et ma sœur, ainsi que le reste de ma famille. Mon mari et mes enfants ignorent mon passé que je refuse d'aborder avec eux car il est douloureux pour moi.

En arrivant devant la maison où j'ai grandi, je me sens calme et sereine. Je regarde autour de moi et je vois que le printemps est arrivé. La nature se réveille, il fait doux, j'entends des chants d'oiseaux. C'est une petite maison isolée au milieu des bois de Château l'Hermitage. Je regarde avec nostalgie le fil à linge et les parterres de fleurs de Maman, toujours aussi bien entretenus et avec goût, malgré son grand âge. J'entre dans la maison où je vois mes voisins sortir après la veillée, pour ne laisser que la famille proche et le personnel des pompes funèbres pour la mise en bière. Ma sœur et moi avons choisi la robe à fleurs préférée

de Maman et nous lui avons refait son chignon. Elle est belle et semble apaisée.

Après avoir installé Maman dans son cercueil, le personnel des pompes funèbres nous rappelle pour rendre un dernier hommage et faire nos adieux avant la fermeture de la bière. En la regardant je la trouve paisible et douce, et j'aperçois un léger sourire au coin de ses lèvres. Avec le maquillage elle paraît aussi jeune que la première fois que je l'ai vue. Soudain je me retrouve cinquante ans en arrière, petite fille apeurée et sale.

Nous sommes en septembre 1942, sous l'occupation allemande, je m'appelle Sarah Cohen, j'ai cinq ans. Je suis cachée dans la forêt d'Ecommoy avec mes parents Léa et Simon. Nous fuyons notre maison car les soldats allemands fouillent les maisons et mettent les familles juives dans des trains. Il fait nuit et je ne comprends pas ce que Maman m'explique sur les camps de concentration et d'extermination. Je ne comprends rien à ce qui se passe ce matin, j'ai juste eu le temps de prendre ma peluche préférée, et je me retrouve là cachée derrière un arbre dans les bras de Maman. L'atmosphère autour de moi est inquiétante, j'entends le vent dans les arbres, et les cris au loin des français, des allemands et les aboiements de leurs chiens.

Tout à coup, Maman me secoue et me demande de courir le plus vite et le plus loin possible sans me retourner. Elle a le regard grave et triste, des larmes plein les yeux, et je ne comprends pas pourquoi. Elle met dans la poche de mon manteau son pendentif en or en forme de cœur avec sa photo et celle de Papa dedans,

puis elle me serre fort contre elle et me dit « n'oublies pas, ne te retourne sous aucun prétexte, quoi que tu entendes ou quoi que tu vois, cours le plus vite possible, ne t'inquiète pas je suis derrière toi ». Elle m'embrasse et d'un seul coup me pousse en avant pour que je coure. Alors j'obéis, je veux montrer à Maman que je cours vite comme à l'école, elle peut avoir confiance en moi et elle sera fière de ma course. Après une longue distance parcourue, je commence à avoir faim et je suis fatiguée. Je mange un quignon de pain qui était dans ma poche et je commence à avoir peur car je me sens perdue. Le bruit des arbres qui bougent continue à m'effrayer quand tout à coup j'entends des coups de fusil. Je regarde autour de moi et me rends compte que je suis seule, je pleure et j'ai peur que la nuit tombe. Je ne sais pas combien de kilomètres j'ai parcouru quand j'arrive auprès d'une clairière avec une jolie petite maison. Maman me dit toujours de faire attention aux inconnus et je me demande si je dois aller vers les habitants de cette maison. J'entends dans ma tête la voix de Maman qui me dit « si tu es séparée de nous, enlève ton étoile jaune et cache la, ne la montre à personne ! ». Alors je décide de cacher mon manteau dans un trou au pied d'un arbre et j'avance prudemment vers la maison. Je suis fatiguée, sale, mes cheveux sont ébouriffés et mes vêtements déchirés, mes yeux sont rouges et me brûlent à cause des larmes.

Je sors doucement de la forêt et j'écoute les bruits autour de moi. Autour de la maison il y a du bois coupé sous un préau. De l'autre côté du jardin, des draps sèchent sur le fil à linge et une petite fille, qui me paraît plus petite que moi, joue dans l'herbe. J'aperçois quelques poules et une vache attachée à un arbre. Je sursaute en entendant des aboiements et je reste figée en voyant

des soldats allemands à la clôture avec un fermier en train de regarder dans ma direction. J'attends que l'on vienne m'arrêter.

C'est là que je l'ai vue pour la première fois, elle, Marie-Rose Landeau, qui s'avance vers moi en gesticulant et en criant. Elle vient vers moi à grands pas et me gronde, elle dit à son mari « regarde moi dans quel état elle a mis ses beaux habits ta fille, c'est encore moi qui vais devoir récurer tout ça et reprendre tous ces trous. Et tu reviens après tout ce temps sans me rapporter mon pot à lait en plus !! On te peut vraiment rien te demander ». Je reste bouche bée devant elle car elle fait beaucoup de bruit mais en fait, dans le dos des allemands, elle me sourit. Je me sens alors rassurée et je comprends que je peux lui faire confiance, dans tous les cas, je n'ai pas le choix. Elle m'attrape par le bras et m'entraîne avec elle vers la maison tout en interpellant son mari, qui, gêné, regarde ses chaussures en se grattant la tête, pendant que les soldats se moquent de lui. En passant elle attrape sa fille sous l'autre bras.

Je rentre avec elle et je trouve la maison chaleureuse, ça sent bon le pain et il y a de la soupe à chauffer dans la cheminée. Marie-Rose regarde par la fenêtre, et me fait signe de me taire en posant son doigt sur sa bouche. Elle s'approche doucement de moi, s'agenouille, et me demande mon nom. Timidement je réponds du bout des lèvres « Sarah » et je me mets à pleurer. Elle essuie mes larmes et me console pendant que je lui raconte ma course dans la forêt. Elle me propose ensuite de me laver les mains et le visage et me donne des vêtements propres. C'est à ce moment là que le fermier entre dans la maison en tenant mon

manteau contre lui et me demande « C'est à toi ça ? Je l'ai trouvé derrière la maison près de l'arbre ». Je fais non de la tête, incapable de parler, il me dit « c'est bien, c'est la réponse qu'il faudra toujours donner à partir de maintenant », puis il me sourit. Marie-Rose me présente son mari Auguste et m'explique qu'ils vont chercher mes parents et elle rajoute « mais en attendant tu seras notre fille ainée et tu t'appelleras Marie-Louise Landeau ». Je leur fais alors mon premier vrai sourire. Le soir même j'ai partagé le lit de la petite fille qui s'appelle Colette et j'ai fait d'affreux cauchemars, mais Colette venait contre moi pour me consoler en disant « ça va aller ».

Chez les Landeau, j'ai aidé aux tâches ménagères en faisant mon possible comme pour vouloir les remercier de m'avoir sauvée. Jusqu'à la fin de la guerre, de nombreux enfants sont passés dans la maison de Marie-Rose et Auguste, des enfants juifs, comme moi, qu'ils cachaient avant de les placer dans des familles de voisins ou dans des communes alentours. Ces enfants juifs, apeurés et tristes comme moi à mon arrivée, avaient des images affreuses dans les yeux, je tentais de les rassurer du mieux que je pouvais grâce à mon vécu personnel. A la fin de la guerre, Marie-Rose m'a annoncé que mes parents avaient été tués le jour de mon arrivée chez eux, et Auguste m'a rendu le pendentif de mes parents qu'il avait caché pour pouvoir me le rendre un jour. Sans se parler et des larmes plein les joues nous avons compris tous les trois ce jour là que je resterai leur fille ainée pour toujours.

C'est à ce moment précis que je suis revenue à la réalité du moment présent. Les larmes coulaient à flots sur mes joues,

comme une fontaine qui ne s'arrête plus et tous me regardaient avec étonnement. Je me suis penchée pour embrasser Maman et lui murmurer « merci » au creux de son oreille.

C'est à ce moment là que j'ai compris que je devais raconter à tous mon histoire pour le devoir de mémoire et pour honorer le courage de mes parents, Léa et Simon, Marie-Rose et Auguste. Avec l'aide de Colette et de Maurice, nous avons fait une réunion des enfants sauvés par ce couple héroïque, 84 enfants au total. Je n'avais pas vu qu'ils avaient été aussi nombreux et moi j'étais la première d'entre tous, un peu comme leur grande sœur qui les avait réconfortés. Il y a eu une cérémonie officielle dans le village pour raconter aux nouvelles générations le courage et le dénouement du couple Landeau.

Je m'appelle Marie-Louise, Sarah Landeau depuis ce jour et ces prénoms me vont bien, ils sont mon identité et mon histoire.



Grâce au courage de  
Mr et Mme Auguste LANDEAU  
84 enfants juifs  
furent cachés puis placés  
dans des familles alentours  
de 1942 à 1945